

## I

Après avoir reçu le bref appel téléphonique de sa mère lui apprenant la mort de son père, John James respira un bon coup, réserva une place sur le premier vol en partance pour Delhi, se fit accompagner en voiture à Heathrow par Elaine, voyagea vers la nuit tombante et atterrit à l'aéroport Indira Gandhi où il trouva une température beaucoup plus fraîche qu'il ne l'avait imaginé. Les obsèques étaient prévues pour le lendemain matin. Sa mère n'était pas à l'appartement, mais la vieille bonne lui ouvrit et lui annonça que Mme James était, comme d'habitude, partie au dispensaire. "A dispensaire, dit-elle. Madame est partie à dispensaire." John déposa son sac dans l'unique chambre d'amis et s'assit sur le lit. Il considéra la bibliothèque et soupira. Je prends une douche ? Il eut une brusque sensation de ralentissement, de léger vertige. Non, le plus important était d'aller voir la dépouille de papa.

John se leva et retourna à la cuisine où la bonne passait un coup de balai. Avait-elle un numéro, demanda-t-il, où joindre sa mère ? Sur un portable, ou au bureau ? La femme le regarda en dodelinant curieusement de la tête. Elle semblait avoir du mal à comprendre. John répéta la question.

"Il faut que je téléphone à ma mère, au dispensaire.

— Dispensaire", dit la femme, sans cesser de dodeliner de la tête.

Elle commença à lui expliquer comment s'y rendre. Elle se servit de ses bras, mimait une personne qui franchit une porte et tourne à droite. John se dit que marcher lui ferait du bien et se mit en route.

Dehors, malgré la température plus fraîche, il retrouva la même lumière diaphane et étincelante qu'il avait gardée en

mémoire de ses précédents voyages en Orient, la même senteur aigre dans l'air, le même curieux mélange de circulation frénétique, de tambouille de trottoir, d'animaux alanguis et de mendiants tenaces. Il apprécia tout cela. Il se sentit en vacances. Je travaille trop dur, pensa-t-il. Cette balade lui remettrait les idées en place.

Quelqu'un tenta de lui vendre des cartes postales de la vieille ville, des babioles, des colliers, des images pieuses. Il sourit et secoua la tête. Mais il ne réussit pas à trouver le dispensaire. Les larges artères ne semblaient qu'une succession de bâtisses, certaines très éloignées les unes des autres, toutes ceintes de murs rouges et décrépis. Il y avait de grands arbres entre ces bâtisses, et des nuées de corbeaux qui croassaient dans les frondaisons. John sortit un téléphone portable de sa poche et envoya un SMS à Elaine : "Tu te rends compte ! Maman sortie sans laisser de numéro. Suis en train de me perdre en la cherchant. Dommage que tu ne sois pas là. Baisers. J."

Le père de John était mort d'un cancer, mais la fin était arrivée beaucoup plus tôt que prévu. D'après ce que John avait pu apprendre sur le cancer de la prostate, il n'aurait pas dû y avoir lieu de s'inquiéter tout de suite. Même en Inde, ces choses-là pouvaient être tenues en échec pendant de longues années. En fait, certains Occidentaux venaient à Delhi se faire opérer à moindres frais. Et papa aurait toujours pu rentrer en Angleterre s'il avait eu besoin d'un traitement particulier. "John, ton père est mort ce matin", lui avait annoncé sa mère. Il n'avait pas su analyser le ton de sa voix. Il était au centre, dans le labo du sous-sol ; la centrifugeuse faisait du bruit et la communication était mauvaise. Mais elle ne pleurait pas. Maman était une dure à cuire. Et sa réaction à lui avait été calme, c'est le moins qu'on puisse dire. Il n'avait pas pleuré. Il n'avait pas eu les larmes aux yeux. Tout le fameux travail de recherche de papa tombe donc à l'eau ; c'étaient les premiers mots qui lui étaient venus à l'esprit. Il n'en était pas peiné. Plutôt le contraire, comme si l'on avait sagement coupé court à quelque chose de poignant.

C'était seulement en parlant à Elaine qu'il avait pu ressentir le tragique de la situation.

"Mais c'est affreux. C'est affreux, John !"

Elle en oublia ses problèmes personnels. Il y avait le vol à réserver. "C'est épouvantable – tu dois vérifier que ton visa

est toujours valable. C'est tellement brutal. Pauvre femme, ta pauvre mère !" Le ferait-elle enterrer là-bas ? Certainement pas. Et l'argent ? Personne n'ignorait que John n'avait pas un sou sur son compte. Il paya l'avion avec sa carte. "Mais que se passera-t-il ensuite : ta pauvre mère, ta pension ?"

Elaine trouva un distributeur automatique de billets et insista pour qu'il accepte deux cents livres, alors qu'elle aussi vivait des subsides de ses parents.

Tous ces discours pressants, se dit John alors qu'ils roulaient vers l'aéroport, c'était beaucoup de bruit pour rien. Sa petite amie avait l'occasion de voir comment son homme réagissait confronté à une crise, et de prouver combien elle pouvait se montrer efficace et raisonnable. Il l'adorait, mais c'était du théâtre. Elle était en train de jouer. Elle se destinait au théâtre, après tout. Tout ce qui était dramatique amusait Elaine.

Non, la seule pensée marquante, comprit-il à présent, au cours de ces vingt-quatre heures qui avaient suivi l'appel de sa mère, avait été la prise de conscience qu'il ne reverrait jamais son père. Ces mots lui étaient venus dans l'avion. On passait un film en hindi, l'histoire d'un homme censé épouser une femme, alors que de toute évidence il en aimait une autre qui, pour des raisons que John n'avait pas saisies, ne faisait pas du tout l'affaire. "Tu ne le reverras jamais", s'était-il brusquement surpris à marmonner.

A l'instant où ces mots lui vinrent en tête, il ressentit une acuité d'esprit toute neuve. C'était bien plus aigu que le coup de téléphone et tout ce que sa mère avait pu dire. Puis il tâcha de s'imaginer son père tout en continuant à regarder le film, parce que les filles étaient jolies, qu'il aimait les couleurs vives et ce délicieux manque de naturel qu'on trouve dans ces films indiens à l'eau de rose, et se rendit compte qu'il n'avait pas d'image mentale de son père : yeux gris-vert, grand et maigre, front dégarni, cheveux blond-roux, nez fin, l'air un peu distrait, parfois distant. Ce n'était pas beaucoup plus qu'un portrait-robot. Plutôt moins. Je ne verrai plus jamais papa, songea-t-il. Et il décida que la première chose à faire en arrivant à Delhi serait d'aller voir la dépouille de son père. Il verrait son père décédé et graverait cet homme dans sa mémoire pour le restant de ses jours. Sauf que pour le moment il errait sur une large avenue de New Delhi, avec de l'herbe sèche ondulante sur les bas-côtés et çà et là des indigents enveloppés de haillons,

et n'arrivait pas à trouver le dispensaire de sa mère ; il ne savait pas où était son père.

C'était extraordinaire que l'on puisse échanger des SMS entre l'Inde et Maida Vale, bavarder avec Elaine à dix mille kilomètres de distance, et ne pas trouver sa propre mère au coin de la rue. La bonne avait paru très sûre d'elle. "Tout droit, monsieur, tout droit !" Elle avait fait un geste assuré de la main, en soulevant l'étoffe violette de son sari. "Tout droit. Et puis tourner gauche à feu rouge. Oui. Oui. Rue très longue, monsieur." Elle portait un corsage jaune. Elle avait peut-être cru qu'il avait un chauffeur. "Oui, dommage que je ne sois pas avec toi, lui écrivit Elaine. Audition au théâtre aujourd'hui. Je croise les doigts." Il répondit : "Bonne chance, ma belle."

Je devrais demander mon chemin, se dit John, mais il n'y avait pas de piétons dans cette partie de la ville. Un homme accroupi, adossé à un arbre, se contenta de secouer sa tête enveloppée d'un châle. Il plongeait les doigts dans un bol. Finalement un autorickshaw arriva et se mit à le suivre au pas.

John se retourna.

"Il y a un dispensaire, près d'ici ?"

Le véhicule stoppa.

"Dispensaire, monsieur, quel dispensaire ?" Les yeux du type étaient très creux. "Ça ne va pas, monsieur ? Vous avez besoin docteur ?" Lui aussi portait un châle autour de la tête, d'amples robes enveloppaient son corps. Ses poignets, sur le guidon, étaient incroyablement minces. "Oui, je vous emmène, monsieur. Montez. Je vous emmène."

John se souvint que l'on était censé s'entendre d'abord sur un prix.

"Cinquante roupies", annonça le type.

Seulement cinquante roupies. Il n'y avait quasiment pas de quoi marchander. Ils slalomèrent au cœur d'une circulation chaotique et klaxonnante. Quand un embouteillage les obligea à s'arrêter, le chauffeur chassa les mendiants. Une petite fille agita les bras d'une façon fort peu naturelle. Le chauffeur hurla en hindi. Cela ne peut franchement pas être ce que m'a décrit la bonne, songea John, d'ailleurs quand il passa dans la boue et la brique cassée pour pénétrer dans la réception d'un petit hôpital privé, personne n'y connaissait le docteur James.

“Helen James, répéta John.

— Non, monsieur. Je regrette, monsieur. Il n’y a personne qui porte ce nom parmi nos employés, monsieur.”

John prit un vrai taxi pour retourner à l’appartement. La bonne le fit entrer. Il lui parut inutile de raconter ses aventures. Après un coup d’œil à sa montre, il se rendit compte qu’il était encore très tôt, seulement l’heure du déjeuner. Je suis complètement déphasé, se dit-il. Il ouvrit le frigo et le trouva presque vide à l’exception de deux packs de six Coca-Cola. Il sourit. Même dans ces circonstances, maman n’avait pas oublié son Coca. John ouvrit une canette, dénicha quelques biscuits secs et du fromage et alla s’asseoir sur le divan. Les meubles de la pièce étaient de style occidental, mais peu nombreux. C’était typique des James. Dans tous leurs voyages, il n’avait jamais été question d’adopter les coutumes locales ; ils étaient pratiquement imperméables aux cultures qu’ils secouraient et étudiaient ; mais ils ne semblaient pas non plus avoir besoin des biens matériels que réclamaient les autres résidents. John mastiquait bruyamment. La seule impression d’abondance provenait des murs, couverts du sol au plafond de livres, de boîtes d’archives, de vieilles cassettes audio, de vidéos étiquetées avec soin. Je vais chercher un album de photos, se dit-il.

Il n’en trouva pas un seul. Dans les classeurs se trouvaient des revues scientifiques, pour la plupart photocopiées. Il y avait des dossiers remplis de notes, dactylographiées ou manuscrites. Certaines étaient très anciennes. Les vidéos étaient l’œuvre de son père et ne contiendraient pas d’images de lui, pas plus que les cassettes audio ne livreraient le son de sa voix. John savait ces choses-là. Sa famille produisait des scientifiques de génération en génération. Son père était peut-être le moins important de tous, trop enclin à la méditation pour vraiment réussir. Un homme de châteaux en Espagne. Je vais le dépasser, songea John. C’est peut-être déjà fait.

Finalement, il trouva une petite photo d’auteur en noir et blanc. L’article de son père s’intitulait “Vers une épistémologie de l’instinct”. John scruta l’image qui avait du grain. Le papier était de mauvaise qualité, et jauni. Un sourire ironique flottait sur le visage de son père. John regarda de plus près. Il se souvenait de ce sourire. Ou bien était-ce simplement un rictus douloureux ? Il emporta la photo près de la fenêtre, mais

l'image parut se dissoudre dans l'éblouissante lumière indienne. Il ne réussit pas à la déchiffrer. Pourtant, nette ou pas, c'était bien papa. Il reconnut cette façon qu'avaient ses cheveux de retomber en mèches fines, un petit côté taillé à la serpe dans la mâchoire. Dehors, au loin, une colonne de fumée s'élevait au-dessus des immeubles d'habitation, comme si des pneus brûlaient en lisière de la ville. John alla prendre une douche.